

Eh ! bien donc, nous jouissons depuis quelque temps d'une température vraiment charmante. Le soleil se comporte en galant homme, et c'est à peine si les dames ont besoin d'un soupçon de parasol pour se défendre de ses ardeurs passionnées.

Les Pointeurs profitent de cette amnistie pour se livrer plus que jamais à leur occupation favorite. Le court espace de temps pendant lequel ils ont été inactifs n'a pas été perdu pour l'avancement du pointage.

Ils ont tenu plusieurs caucus où ils ont élaboré divers plans d'opérations qui seront bientôt, je l'espère, connus du public et des Jaunes. (Il ne faut pas oublier que ces derniers sont leurs plus terribles adversaires.)

Cependant, le voile de mystère qui couvre leur réunions durant les chaleurs n'est pas impénétrable, puisque le "Charivari" sait déjà que ces messieurs ont adopté pour le futur la lunette d'opéra en remplacement du lorgnon, lequel fait trop souvent grimacer ceux qui le portent.

Il est fort probable que le reste transpirera bientôt. Les Jaunes s'en occupent beaucoup; et Dieu sait si leurs agens sont actifs et intelligents.

Notre Limier de la Haute-ville, qui surveillé attentivement les actes des deux sociétés rivales, nous écrit que c'est surtout le jardin du Fort qui est le théâtre de leurs exploits réciproques. Un Pointeur ne se montre pas plutôt la tête entre les arbres, qu'un Jaune s'attache à ses pas, le poursuit partout, tâche de le surprendre en flagrant délit de pointage et fait son rapport en conséquence à sa société.

Comme on le voit déjà, la lutte s'engage chaudement et le combat sera fort disputé.

Qui l'emportera ?

Je vous l'avouerai bien ingénument: mes sympathies sont pour ces pauvres diables de Jaunes. L'oprimé me fait toujours peine à voir!.....

TAPÉ-A-MORT.

—006—

LA QUESTION DES COMMIS.

La semaine dernière, notre ami Tou-Tou livrait à la publicité un article où il exposait avec vérocité l'état dans lequel se trouve aujourd'hui le corps si nombreux des commis. Il redisait

leurs ennuis, leurs souffrances et leurs plaintes, souvent réitérées, mais inutiles.

Nous ne venons pas contredire ses avancées, encore moins excuser le despotisme qui régit cette classe d'hommes dont plusieurs possèdent notre estime. Tout ce que nous voulons, c'est rétablir les faits dans leur rigoureuse exactitude et démontrer aux commis que cette état de chose dont ils se plaignent, il a dépendu d'eux de l'améliorer, de le changer, et qu'ils ont négligé d'employer les moyens nécessaires pour cette fin.

Dans ce siècle d'affaires où les individualités sont invariablement sacrifiées à la prospérité de sociétés riches et puissantes, où l'homme privé est englouti, asservi, subjugué par l'homme collectif; dans cette époque des grandes associations, des agglomérations de tous genres, des entreprises gigantesques, des tentatives industrielles les plus audacieuses, il est impérieusement urgent pour un corps quelque peu nombreux de s'organiser de s'unir, de former enfin un tout indivisible pour la protection mutuelle.

Qu'on jette un coup-d'œil sur les Etats-Unis, cette patrie par excellence des succès industriels de toutes sortes; qu'on embrasse d'un regard d'aigle, en masse, ce vaste réseau de sociétés de compagnies, etc., qui exploitent et enrichissent cette féconde contrée; qu'on étudie le monde entier, et on le verra tout sectionné en corps plus ou moins nombreux, unis pour l'intérêt et la protection de tous.

Eh ! bien, les commis eussent dû se faire toutes ces réflexions lorsqu'il y a près de deux ans, à l'instigation de leurs confrères de Montréal, quelques jeunes gens de Québec essayèrent de former ici une association de commis, analogue à celle de Montréal. La proposition plut d'abord aux commis de Québec. A la première réunion, il y en avait 50; à la seconde, une vingtaine; à la troisième et dernière, 5. Cette apathie dégoûta les organisateurs et ils renvoyèrent la chose aux calendes grecques.

Vous avez donc, en quelque sorte, été, Messieurs les commis, les forgerons de vos chaînes; on vous a mis en mains l'instrument nécessaire pour les briser, et vous n'avez pas eu le courage de vous en servir. Courbez donc la tête et subissez votre sort, puisque vous ne voulez pas vous organiser.

Et pourtant, allez, la chose serait facile. Epargnez un peu sur vos extravagantes toilettes, et mettez quelques piastres chacun pour que la chose marche.

Avec de l'argent, vous verrez que tout ira comme sur des roulettes

TAPÉ-A-MORT.

Neouvelles publications.

On nous prie instamment d'annoncer au public canadien qu'il paraîtra, sous peu de jours, trois magnifiques brochures dues à la plume élégante de notre antiquaire et habile organiste Ernest G....., auteur d'une causerie fort spirituelle publiée dans le *Courrier du Canada* du 22 de juillet dernier, sur les sujets suivants :

1. Quant les clichés laudatifs nous arrivent trop rarement, s'en donner soi-même sur les journaux n'est pas un mal, pourvu qu'on se retranche prudemment derrière un pseudonyme.

2. Comment on peut se gratifier de ces clichés, tout en feignant de les mépriser et en blâmant les journalistes d'en être trop prodigues envers les autres.

3. Traduction dans la langue iroquoise, qui triomphe aujourd'hui sur la langue française humiliée, du substantif simple Ernest en celui de Mathurin, avec couplets dépareillés en jargons canadiens, sur l'air : *Ma luron, ma lurette*.

CONSEIL DE VILLE.

Présents :

Son Honneur le maire et presque toute la boutique au grand complet.

Après que nos savants Ediles eurent fait sauter les affaires de routine, un grand nombre de lettres et pétitions furent lues. Parmi toute cette *fricassée*, nous treillons ce qui suit :

Lue une lettre de M. John Veldon, pharmacien de St. Roch, demandant la suspension d'un petit journal satirique intitulé le "Charivari Canadien" et publié en le sudst faubourg de St. Roch, lequel journal, suivant lui, n'est qu'un tissu de niaiseries, de mensonges, de..... de..... d'insultes et de toutes sortes de choses.

M. le maire fait remarquer : "Que M. Veldon ne formule sur sa lettre aucune accusation précise contre le journal intitulé le "Charivari Canadien" et publié à Saint-Roch; qu'il est bien possible, même fort probable, que cette feuille soit ce que dit